

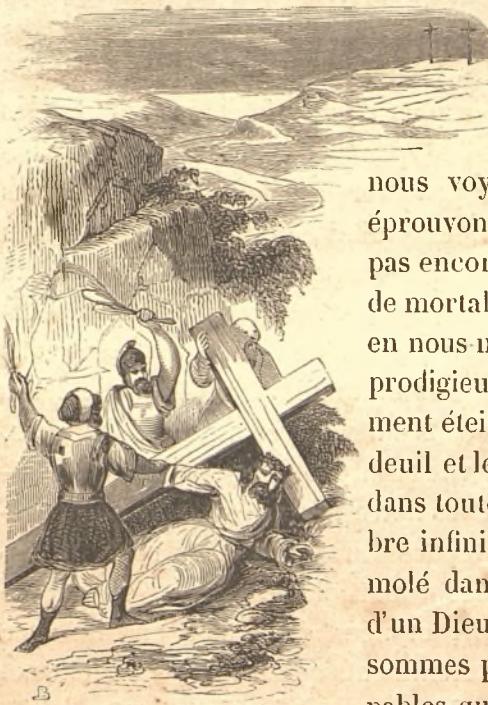
Brookline

Z
7

Belzunce

BELZUNCE,

ÉvêQUE DE MARSEILLE (1).
BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX



« Malheur à vous et à nous, mes très-chers frères, si tout ce que nous voyons, tout ce que nous éprouvons depuis longtemps, n'est pas encore capable, dans ces jours de mortalité, de nous faire rentrer en nous-mêmes!... Une quantité prodigieuse de familles sont totalement éteintes par la contagion ; le deuil et les larmes sont introduits dans toutes les maisons ; un nombre infini de victimes est déjà immolé dans cette ville à la justice d'un Dieu irrité. Et nous, qui ne sommes peut-être pas moins coupables que ceux de nos frères sur lesquels le Seigneur vient d'exercer ses plus redoutables vengeance, nous pourrions être tranquilles, ne rien craindre pour

2197

nous-mêmes, et ne pas faire tous nos efforts pour tâcher, par notre prompte pénitence, d'échapper au glaive de l'ange exterminateur ! Sans entrer dans le secret de tant de maisons désolées par la peste et par la faim, où l'on ne voyait que des morts et des mourants, où l'on n'entendait que des gémissements et des cris ; où des cadavres, que l'on n'avait pu faire enlever, pourrissaient depuis plusieurs jours auprès de ceux qui n'étaient pas encore morts, et souvent dans le même lit, étaient pour ces malheureux un supplice plus dur que la mort elle-même ; sans parler de toutes ces horreurs qui n'ont pas été publiques , de quels spectacles affreux vous et nous n'avons-nous pas été et ne sommes-nous pas encore les tristes témoins? Nous avons vu tout à la fois les rues de cette vaste cité bordées des deux côtés de morts à demi pourris, si remplies de hardes, de meubles pestiférés jetés par les fenêtres, que nous ne savions où mettre les pieds ; nous avons vu toutes les places publiques, toutes les rues, les églises, traversées de cadavres entassés , et, en plus d'un endroit, rongés par les chiens, sans qu'il fût possible, pendant un nombre très-considérable de jours, de leur procurer la sépulture. Nous avons vu, dans le même temps, une infinité de malades devenir un objet d'horreur et d'effroi pour les personnes même à qui la nature devait inspirer pour eux les sentiments les plus tendres, les plus respectueux ; abandonnés de tout ce qu'ils avaient de plus proche, jetés inhumainement hors de leurs propres maisons, placés sans aucun secours dans les rues, parmi les morts, dont la vue et la puanteur étaient insupportables. Combien de fois, dans notre très-amère douleur, avons-nous vu ces moribonds tendre vers nous leurs mains tremblantes, pour nous témoigner leur joie de nous revoir encore une fois avant de mourir, et nous demander ensuite avec larmes, et dans tous les sentiments que la foi, la pénitence et la résignation la plus parfaite peuvent inspirer, notre bénédiction et l'absolution de leurs péchés ! Combien de fois aussi n'avons-nous pas eu le sensible regret d'en voir expirer

presque sous nos yeux, saute de secours ? Nous avons vu les maris traîner eux-mêmes hors de leurs maisons et dans les rues les corps de leurs femmes, les femmes ceux de leurs maris, les pères ceux de leurs enfants, et les enfants ceux de leurs pères, témoignant bien plus d'horreur pour eux, que de regret de les avoir perdus. Nous avons vu les corps de quelques riches du siècle, enveloppés d'un simple drap, mêlés et confondus avec ceux des plus pauvres et des plus misérables en apparence, jetés comme eux dans de vils et infâmes tombereaux, et traînés avec eux, sans distinction, dans une sépulture profane hors de l'enceinte de nos murs. Marseille, cette ville si florissante, si superbe, si peuplée il y a peu de mois ; cette ville si chérie, dont vous aimiez à faire remarquer et admirer aux étrangers les différentes beautés, dont vous vantiez si souvent et avec tant de complaisance la magnificence ; cette ville, dont le commerce s'étendait d'un bout de l'univers à l'autre ; où toutes les nations, même les plus barbares et les plus reculées, venaient aborder chaque jour ; Marseille est tout à coup abbatue, dénuée de tout secours, abandonnée de la plupart de ses habitants ; cette ville, enfin, dans les rues de laquelle on avait, il y a peu de temps, de la peine à passer par l'affluence extraordinaire des peuples qu'elle contenait, est aujourd'hui livrée à la solitude, au silence, à l'indigence, à la désolation, à la mort. Toute la France est en garde et armée contre ses infortunés habitants, devenus odieux au reste des mortels. Quel étrange changement ! Et le Seigneur fit-il jamais éclater sa vengeance d'une manière plus terrible et plus marquée ? »

Ainsi se répandait en plaintes déchirantes, dans un mandement en date du 22 octobre 1720, au milieu de la désolation de son troupeau que dévorait l'horrible peste de Provence, un intrépide pasteur, un généreux et saint évêque, un héros de l'humanité. C'était Henri-François-Xavier de Belzunce de Castel-Moron, fils du marquis de Belzunce, gouverneur de l'Agénois, et d'Anne de Caumont-Lauzun, né au château de la

Force, en Périgord, le 4 décembre 1671, qui, après avoir fait son éducation chez les jésuites, avoir pris, puis quitté l'habit de cet ordre, s'être fait ordonner prêtre, et avoir rempli les fonctions de grand vicaire d'Agen, avait été élevé au siège épiscopal de Marseille en 1709. Charitable jusqu'à la passion, jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à cette sublime folie de la croix dont le Sauveur avait donné l'exemple, Belzunce venait de trouver un terrible et cruel aliment pour son zèle, dans cette calamité mémorable qu'un navire avait, suppose-t-on, apportée à Marseille depuis le mois de mai 1720, et qui avait grandi dans une proportion effrayante, à dater du 10 juillet de la même année. Le tableau de la peste de Marseille, tracé par Belzunce dans son célèbre mandement, était loin d'être exagéré. La peur qu'inspirait l'horrible contagion avait tout d'abord fait fuir de la ville les personnes qui, par leurs lumières, leurs richesses, leurs professions et leurs emplois publics, auraient été le plus à même d'alténer le mal ; l'effroi égoïste semblait avoir étouffé tout civisme ; il n'y avait pas jusqu'à la police, si nécessaire en de telles circonstances, qui n'eût déserté son poste. L'évêque de Marseille, quelques curés et vicaires, un assez bon nombre de religieux, animés par l'exemple du courageux prélat, deux échevins, Estelle et Moustiers, auxquels étaient venus se joindre le corps de la marine des galères, commandé par l'habile de Langeron, quatre médecins de Montpellier, et surtout l'immortel chevalier Roze, dont la conduite mérite d'avoir sa place dans le souvenir des hommes à côté de celle de Belzunce, avaient, à peu près seuls, entrepris d'opposer un front calme au fléau. Un arrêt du parlement d'Aix, rendu le 31 juillet, et prononçant la peine de mort contre ceux qui franchiraient la ligne dans laquelle étaient enserrés Marseille et son territoire, n'avait qu'à peine arrêté l'émigration. Entre deux genres de mort, beaucoup préféraient la moins hideuse et n'hésitaient pas à risquer de passer la limite. Il y en avait qui, se flattant de s'y garantir par la respiration d'un air plus sain, s'étaient établis jusqu'au sommet des clochers ; la peste les y poursuivit, et

les miasmes putrides qui s'exhaloient de leurs cadavres infectèrent même les hautes régions de l'atmosphère. D'autres s'étaient retranchés sur des navires, qui ne furent pas davantage préservés : l'élément qui les portait se corrompit à leur haleine, aux exhalaisons de leurs plaies ; il se troubla en recevant dans son sein leurs restes décomposés. La nature tout entière semblait bouleversée, et des orages redoublés et tels que les vieillards ne se souvenaient pas d'en avoir vu de pareils, remplissaient incessamment les esprits de terreurs nouvelles. Un délire furieux marquait les premiers symptômes du mal ; c'étaient des cris terribles et des élans de forcenés, ou un rire épouvantable qui ne finissait qu'à la pâmoison, à la syncope. Dans ces jours néfastes, les forçats étaient rois ; délivrés de leurs fers, c'étaient eux qui enchaînaient à leur tour, qui garrottaient les malheureux atteints de ces symptômes désespérants. On en était réduit à bénir la honteuse assistance des criminels dont la seule approche aurait été naguère une souillure ; les forçats se vengeaient, par des services mêlés de rapines et de sarcasmes, sur l'humanité souffrante, de la peine infamante que la loi leur avait infligée. Les cadavres étaient jetés en monceaux hors des maisons, et personne n'osait venir les enlever. Un grand nombre de pestiférés qui avaient erré quelque temps par les rues comme des spectres livides, tournant leurs derniers regards vers la religion et leur consolateur, étaient venus rendre leur dernier souffle sur les marches du palais épiscopal. « J'ai eu bien de la peine, écrivait Belzunce à l'archevêque d'Arles, à faire tirer cent cinquante cadavres demi-pourris et rongés par les chiens, qui étaient à l'entour de ma maison, et qui mettaient déjà l'infection chez moi. »

Belzunce ne faiblit pas un seul instant au milieu de ces scènes sans nombre de la peste de Marseille, que la plume et le pinceau essaieraient en vain de traduire. Doué d'une stature colossale et imposante, marchant parmi les morts et les mourants, distribuant des secours, des prières et des bénédictrions à tous ceux que le fléau couvrait de ses voiles livides, il domina con-

stamment cet inénarrable tableau. Belzunce s'était, dit-on, proposé pour modèle la conduite de Charles Boromée dans la peste de Milan. Tantôt les pieds nus et la corde au cou, il se traînait en victime expiatoire par les rues de la ville désolée ; tantôt, la voix tonnante et l'hostie dans les mains, il montait sur le faîte des églises, et essayait d'une foi vive, et soutenue encore par la charité, de mettre une borne à la calamité de son cher troupeau.

Mais les prières et les vœux n'absorbaient pas tellement le saint prélat, qu'il ne prêtât plus d'un autre genre d'appui aux habitants de Marseille. Le défaut de communication avec les environs avait joint la disette à la peste, et la faim commençait à pousser des cris aussi navrants que la contagion. Belzunce, qui avait déjà obtenu du pape des secours spirituels, tels que l'extension des indulgences jusqu'aux morts, s'adressa à lui pour en avoir des moyens d'apaiser au moins la faim des infortunés ; et, malgré l'opposition de la cour et du régent, honteux de se voir prévenus par Rome, il en tira un effectif de trois mille charges de blé. De trois bâtiments envoyés par le saint-père, l'un fit naufrage, et les deux autres tombèrent au pouvoir d'un corsaire barbaresque ; mais celui-ci les relâcha aussitôt qu'on lui eût fait connaître leur secourable destination. Leur cargaison fut déposée sur une île déserte, voisine de Toulon. Belzunce en fit vendre la moitié, et distribua aux pauvres de Marseille, partie en argent, partie en nature, cette aumône célèbre faite par un pape, sauvée par un pirate musulman (2).

Cependant, après avoir sévi durant plusieurs mois à coups redoublés, le fléau commençait à perdre de son intensité. Ceux qui s'étaient tenus comme hermétiquement enfermés dans leurs demeures, se risquaient peu à peu dans les rues, ils s'avançaient d'un pas timide, portant de longs bâtons pour éloigner le contact de tous les corps, et s'adressant à distance d'une voix tremblante quelques questions sur ce qu'étaient devenus leurs connaissances, leurs amis, leurs proches ; sou-

vent, alors même qu'ils s'interrogeaient, un regard qu'ils auraient porté vers la terre les eût instruits de l'objet de leurs recherches. Des croix rouges, peintes sur un grand nombre de portes, marquaient les maisons où la peste avait le plus particulièrement promené ses ravages ; ces maisons étaient de véritables tombes, des foyers de cadavres et d'infection que l'on ne pouvait ouvrir sans danger. Au mois de janvier 1721, il fallut bien se décider pourtant à retirer les cadavres des rues et des maisons, sous peine de voir le fléau renaître incessamment de lui-même. C'était à qui ne s'emploierait pas à ce dangereux et repoussant office ; les tombereaux sur lesquels on jeta depuis les cadavres, à raison de mille par jour, ne trouvaient pas de conducteurs. Alors Belzunce monte et s'assied sur le premier de ces tombereaux, et le dirige lui-même vers sa triste destination ; son exemple, en cette occasion comme dans celles qui avaient précédé, excita une généreuse émulation dans le peuple, et la ville se déblaça dès avant que la peste eût cessé d'y régner.

Le zèle de Belzunce s'était particulièrement communiqué dans le clergé ; et ce fut à celui-ci que l'on dut la majeure partie des actes de dévouement qui consolèrent quelque peu des innombrables traits d'égoïsme dont la peste de Marseille affligea l'humanité. « Combien furent stériles les affections humaines, s'écrie à ce propos un auteur dont les témoignages ne sauraient être suspects, si on les compare aux prodiges qu'enfanta la religion ! Voyez Belzunce : tout ce qu'il possédait il l'a donné ; tous ceux qui le servaient sont morts ; seul, pauvre, à pied, dès le matin il pénètre dans les horribles réduits de la misère, et le soir le retrouve au milieu des places jonchées de mourants ; il étanche leur soif, les console en ami, les exhorte en apôtre, et sur ce champ de mort, glane des âmes abandonnées. L'exemple de ce prélat, qui semble invulnérable, anime d'une courageuse émulation les curés, les vicaires et les ordres religieux. Nul ne déserte, nul ne met à ses fatigues de terme que sa vie. La France compte avec orgueil les saints qui suc-

combèrent dans cette noble mission. Il périt vingt-six récollets, et dix-huit jésuites sur vingt-six. Les capucins appellèrent leurs confrères des autres provinces, et ceux-ci accoururent au martyr avec l'empressement des vieux chrétiens ; de cinquante-cinq, l'épidémie en tua quarante-trois. La conduite des prêtres de l'Oratoire fut plus magnanime, s'il est possible. Ils se dévouèrent au service des malades avec une héroïque humilité ; presque tous périrent, et il y eut encore des larmes dans la ville pour la mort du supérieur, homme d'une éminente vertu (3). »

Le même auteur dit que l'héroïsme de Belzunce ne recueillit d'abord qu'une froide indifférence. Cela doit peu surprendre lorsqu'on songe que cette époque était celle de la régence. L'illustre évêque avait assez de la récompense qu'il trouvait dans le sentiment de grands devoirs accomplis, et dans la reconnaissance de ses diocésains.

Toutefois, en 1723, on lui offrit l'évêché de Laon, qui l'aurait constitué premier pair ecclésiastique du royaume : il le refusa, disant qu'il ne voulait pas quitter ceux auxquels il s'était voué dans des jours calamiteux ; il n'accepta pas, par les mêmes motifs, l'archevêché de Rouen, qui lui fut également offert en 1729. Il ne refusa pas, il est vrai, deux riches abbayes qui renouvelèrent sa fortune personnelle, épuisée pendant la peste de Marseille, et qui lui rendirent les moyens de poursuivre sa carrière d'inépuisable charité. Le pape Clément XII l'honora du *pallium* en 1731.

La peste de Marseille était finie depuis douze ans, après avoir enlevé environ quarante mille habitants sur quatre-vingt-dix mille à cette belle cité. On semblait ne plus se souvenir de Belzunce en France, quand deux vers fameux, venus de l'étranger, telle est la puissance des poëtes ! placèrent l'illustre prélat, dans la mémoire des hommes, au rang que ses héroïques actions lui avaient mérité. Le poëte anglais Pope n'eut pas plutôt écrit ces deux vers :

Why drew Marseills' good bishop purer breath,
When nature sicken'd, and each gale was death ?

que Fontanes a délayés ainsi :

Pourquoi près des mourants qui lui tendaient les bras,
Belzunce aspira-t-il, entouré de trépas,
Un air pur à travers la vapeur empestée
Que les vents secouaient sur Marseille infectée...

que les poètes français revendiquèrent la gloire de Belzunce comme un titre national, et qu'un concert unanime mit pour toujours le nom de l'évêque de Marseille à côté de ceux de Vincent de Paul et de Fénelon. Deux poèmes tout entiers, l'un d'un jésuite nommé Lombard, l'autre du célèbre Millevoye, devaient reproduire en beaux vers les grandes actions de Belzunce. Quant à lui, en vertueux et intrépide prélat, il aimait de plus en plus Marseille ; il s'était associé à cette ville par la douleur ; cette ville et lui, pour ainsi dire, ne faisaient plus qu'un corps, qu'une âme. Dans ses moments de loisirs, Belzunce s'occupait encore de Marseille pour en écrire l'histoire ; il publia, de 1747 à 1751, un ouvrage intitulé *Antiquité de l'Église de Marseille, et la succession de ses évêques*. Quelques années après, le 4 juin 1755, Belzunce mourut pleuré de tous les Marseillais, admiré du monde entier, grand aux yeux des hommes, plus grand aux yeux de Dieu.

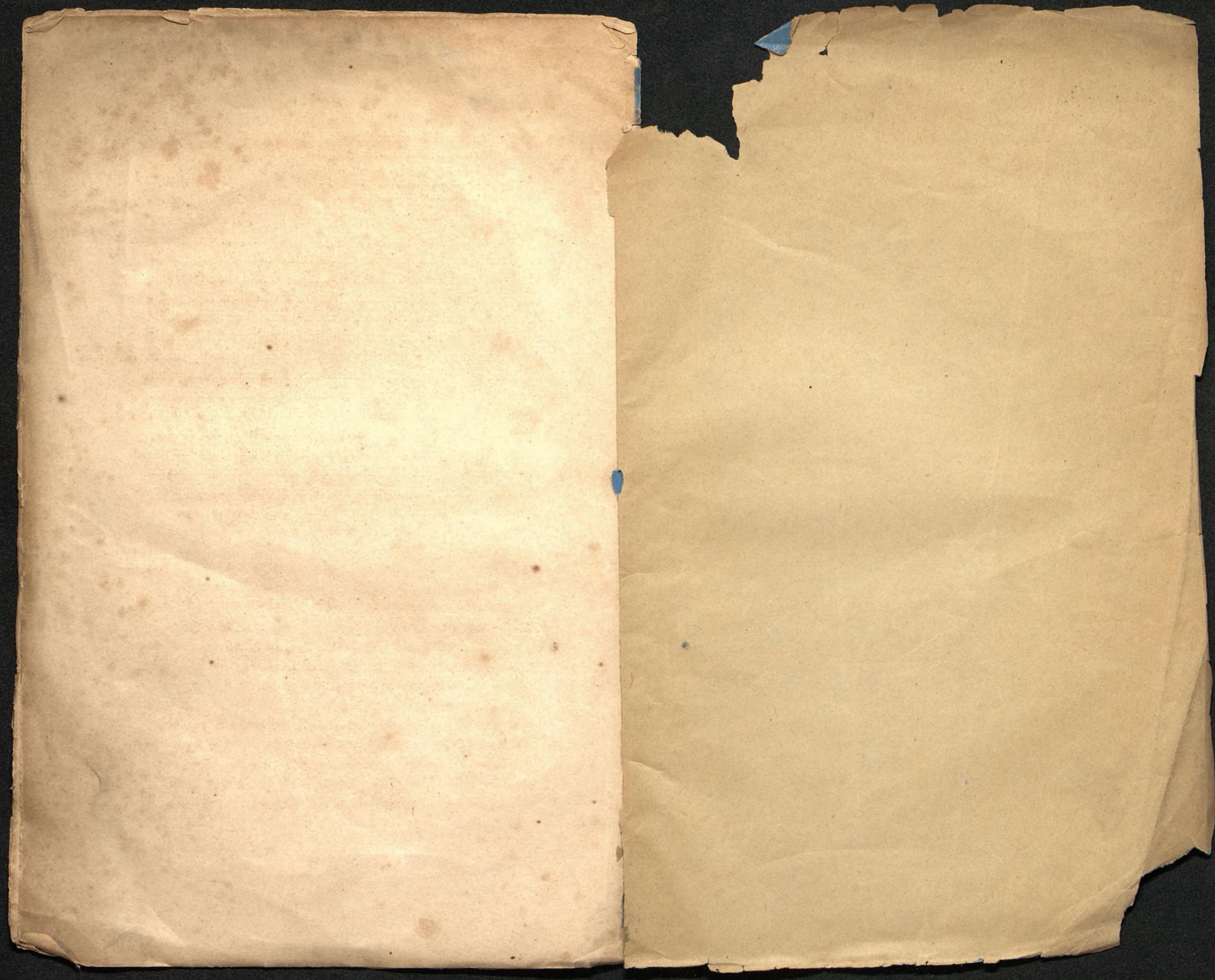
NOTES.

(1) Autorités consultées : *Histoire de Provence*, par Papon. — *De la Peste de Marseille*, par le même. — *De la Peste*, par Bertrand. — *Oeuvres de Lemonthey*. — *Histoires du temps*.

(2) Lemonthey.

(3) *Idem*.





P

1